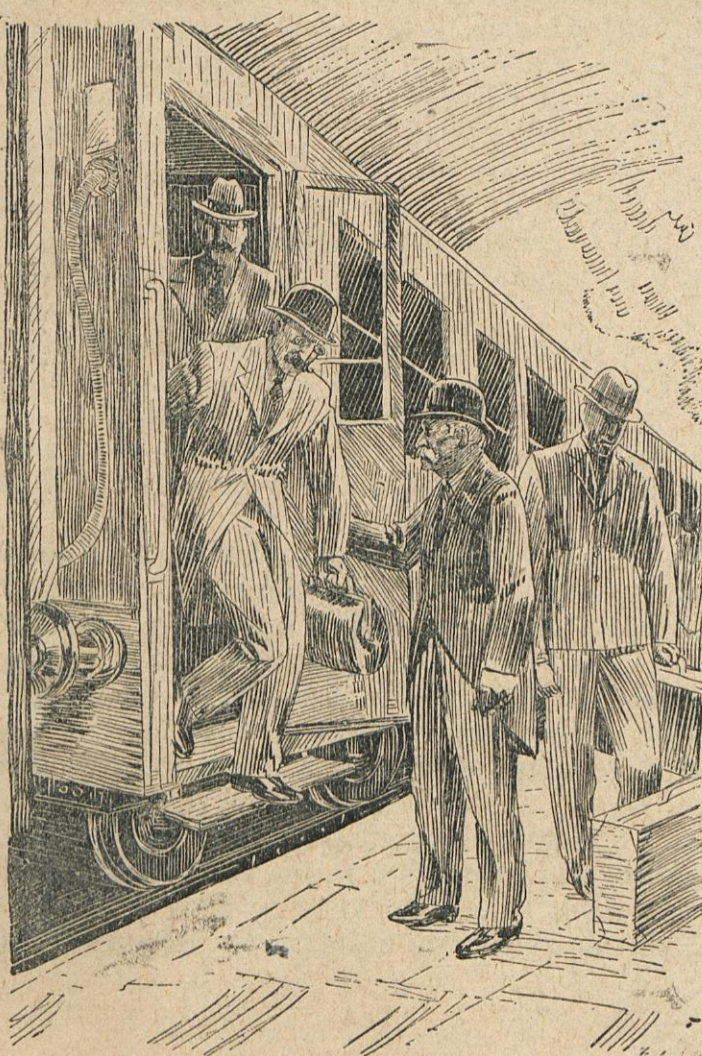




Quatre hommes descendent d'un compartiment de première classe.

(P. 4272.)

C. I.

LIVRAISON 541.

Lorsqu'elle se fut assise avec sœur Clarisse dans le train qui l'emportait au loin en province, où se trouvait un monastère silencieux et retiré du monde, son visage prit l'expression de la paix intérieure la plus profonde. Elle se sentait enfin chez elle et serait maintenant capable de supporter l'existence, jusqu'à ce que Celui qui préside à nos destinées la rappelât à Lui. C'est avec un paisible sourire qu'elle contempla les grands murs moussus du cloître.

Sœur Clarisse souleva le lourd marteau de fer et frappa à la porte. Alors, une clé tourna dans la serrure, la porte grinça sur ses gonds et s'ouvrit.

Une vieille religieuse, aux cheveux tout blancs, se tenait debout devant elles et leur souhaitait la bienvenue.

Mme Henry se retourna une dernière fois et parcourut du regard le chemin qui l'avait amenée jusque-là.

Là-bas, au dehors, c'étaient le monde... la vie !...

Aucune voix venue du dehors ne la fit hésiter. Une force mystérieuse la poussait vers le cloître dont elle franchit le seuil avec un sourire extatique. La porte se referma derrière elle. Louise respira, toute pénétrée de la vie nouvelle qui allait commencer.

Dorénavant, elle était séparée du monde.

Elle allait, consciente et remplie de joie intérieure, sur le nouveau chemin, au terme duquel elle souhaitait trouver le pardon de sa faute et la paix de son âme.

CHAPITRE DXXVII

SCENE DE MENAGE

La situation de Ferdinand Esterhazy s'était améliorée. Comme son portefeuille était à nouveau garni, il voyait les choses sous un tout autre jour... En outre, il était convaincu qu'en s'y prenant habilement, il pourrait tirer indéfiniment de l'argent de sa nouvelle situation.

Lorsqu'il rentra à la maison, il était de l'humeur la plus rose. Il se ressentait de l'effet des multiples bouteilles de vin qu'il avait vidées au cours de la soirée.

Ce fut d'un pas incertain qu'il passa le seuil.

Il monta les escaliers en sifflotant un petit air de café-concert à la mode. Mais, en ouvrant la porte de l'appartement, il s'arrêta brusquement.

Il venait d'apercevoir Harriet et sa mère assises devant la table.

Les deux femmes posaient sur lui un regard sombre.

Harriet, d'une voix pleine de reproche, rompit le silence :

— Enfin ! Il est temps que tu arrives ! Tu ne pouvais pas venir plus tôt ?

Instantanément, la belle humeur de Ferdinand Es-

terhazy s'envola. Il jeta son chapeau et ses gants sur une chaise, s'avança vers Harriet, d'un pas incertain, et se mit à crier d'une voix brutale :

— Tu t'imagines, peut-être, que tu peux me tyranniser, ma chère ? Mais je ne me laisserai pas mener par toi ! S'il me plaît d'aller m'amuser, ce n'est pas toi qui m'en empêcheras.

« Il me semble que la chance que tu as eue de me trouver un emploi te monte à la tête. C'est pour cela que tu comptes sur de nouveaux revenus !

Mrs Brown hocha la tête en signe d'approbation, fouilla Esterhazy d'un regard méprisant et ajouta :

— Voilà les hommes ! Tant qu'ils n'ont pas d'argent, ils n'osent rien dire...

Esterhazy eut un rire mordant :

— Ma chère belle-mère, il n'a jamais été question de ne rien oser dire avec moi. Moi, le commandant, Ferdinand Esterhazy, je n'ai pas besoin de me laisser commander par deux hommes ! Je peux faire ce qu'il me plaît, et le jour où il ne me plaira plus de rester ici, parce que la vie y est insupportable, eh bien, je m'en irai !

Il chancela en se dirigeant vers la chaise, où il avait posé son chapeau et ses gants.

Alors Harriet se leva précipitamment et, en quelques pas rapides, elle lui barra le chemin :

— Tu es ivre, ivre-mort ! Tu ne dis que des bêtises.

— Quoi ? Moi, ivre ?

— On s'en aperçoit à trois mètres à la ronde. Tu répands une odeur asphyxiante.

— Je te demande pardon, mais...

— Je ne pardonne rien du tout ! l'interrompit Harriet, tremblante d'indignation.

— Il a probablement encore fait des dettes, remar-

qua d'une voix aiguë Mrs Brown. Il s' imagine qu'il la tient déjà, sa place. Et, aussitôt, il devient insolent.

— Je n'accepterai pas cet emploi ! hurla Esterhazy. Je n'ai pas besoin de gagner péniblement mon pain comme un voyageur en vins !

Harriet le regarda d'un air stupéfait :

— Que veux-tu dire par là ?

— Ce que tu viens d'entendre. Tu peux aller le répéter demain matin au directeur, que le comte Ferdinand Esterhazy...

De nouveau, Harriet l'interrompit :

— Qu'est-ce que tu nous racontes là ? Tu n'es pas du tout un comte Esterhazy. C'est toi qui t'es donné ce nom. Mais ne parlons pas de cela, maintenant.

— Je ne me laisserai faire aucune recommandation de votre part, siffla Esterhazy. Je ne dépends plus de vous et j'ai de l'argent autant que j'en veux.

Ce disant, il se frappait la poitrine d'un air triomphant, à l'endroit où il avait mis son portefeuille rempli.

Harriet lui demanda sceptique :

— De l'argent ? D'où vient-il donc ?

— T'imagines-tu que je vais te le dire ?... Le principal est que je l'aie, un point c'est tout... De cette façon je n'ai plus besoin de travailler pendant un certain temps. Je peux enfin vivre à nouveau joyeusement. Cela ne convient pas à mon tempérament de faire le courtier en vins, et de courir par-ci, par-là, depuis le matin de bonne heure, jusqu'au soir ! Je n'en ai plus la moindre envie.

Harriet lui prit son chapeau, lui enleva ses gants et le dévisagea avec mécontentement.

— Sans doute as-tu perpétré quelque vilaine besogne et maintenant tu crois pouvoir tirer ton épingle du jeu. Si tu veux, nous causerons un peu de cela quand tu te seras reposé et que ton ivresse sera passée...

— Je t'ai déjà dit que je ne suis pas ivre !

— Si cela était, tu t'exprimerais plus clairement et tu ne tituberais pas comme tu le fais.

En même temps, elle le prit par le bras et le poussa doucement devant elle dans la chambre voisine.

— Va... Couche-toi, dors tranquillement, et demain matin nous nous entretiendrons encore une fois de cette affaire.

Esterhazy, au fond de lui-même, était lâche, et lorsque Harriet agissait avec lui de façon aussi énergique, il n'osait pas s'élever contre sa manière. En outre, il se ressentait fort de sa fatigue. Ses temps bourdonnaient, et vraiment il éprouvait un impérieux besoin de s'étendre et de dormir. Il souriait en se murmurant à lui-même :

— C'est bon, demain nous parlerons de cela ; mais mets-toi bien dans la tête que, courtier en vins, dorénavant je ne le serai plus !

Harriet ne répondit rien et quitta silencieusement la chambre sans lui souhaiter le bonsoir comme de coutume.

Esterhazy n'y prit point garde. Tout désormais lui était indifférent.

Il se déshabilla en fredonnant quelques chansons guerrières et se jeta ensuite sur son lit.

Un moment plus tard, de sonores ronflements trahissaient son profond sommeil.

De son côté, Harriet était venue s'asseoir auprès de sa mère, dont le visage reflétait les sombres préoccupations.

Mme Brown sourit mielleusement en remarquant combien sa fille paraissait affectée.

— Crois-tu que tu obtiendras jamais de ce garçon qu'il s'amende un pour et devienne un brave homme ? Je crois que tu as des illusions !

Harriet dévisagea sa mère avec une expression pleine de reproches :

— C'est toi cependant qui m'a engagée dans cette affaire, et c'est bien toi qui m'as toujours conseillée de sortir avec Esterhazy. Cela flattait ton orgueil, que ta fille eût trouvé un amoureux aussi distingué.

— J'avoue qu'autrefois je l'ai pris pour un autre homme ; mais, maintenant, que je sais de quoi il est capable, j'aimerais mieux voir se rompre les liens qui t'attachent à lui.

Harriet tambourinait la table de ses doigts nerveux.

— Tu sais bien, maman, qu'un retour n'est plus possible. Je ne veux pas endosser la honte qui s'attache à une fille-mère.

— J'aimerais encore mieux cela que de te voir engagée dans une union malheureuse.

— Ne crains rien. Je ferai bien d'Esterhazy ce qu'il me plaira.

— Tu t'illusionnes beaucoup.

— Oui, car je l'aime bien. Je sais qu'il n'est pas méchant, au fond, et qu'il a seulement le caractère léger. Il est nécessaire qu'une main ferme le conduise. En l'abandonnant, on pourrait craindre que cela aille de mal en pis pour lui.

Mme Brown soupira profondément.

— Je préférerais que cela tournât mal pour lui seul, que te savoir entraînée dans le malheur avec lui.

— Cesse de nous conter toutes ces sottises, répliqua vivement Harriet. Tu m'as jetée dans les bras de cet homme, et maintenant, bon gré, mal gré, il doit devenir ton gendre. Par ailleurs, tu devrais me connaître : si je le veux, je sais être énergique.

« Je veillerai sur lui, de façon à ce qu'il devienne un homme comme il faut, dont, ni moi, ni mon enfant, n'aurons à rougir. Le principal est que nous nous mariions

aussitôt que possible afin qu'il ne change pas d'avis. Ce qui serait encore mieux, je le crois, c'est qu'il puisse s'éloigner de la capitale. Le séjour de Londres devient dangereux pour lui, car il offre trop de tentations. Je suis certaine qu'en nous installant quelque part en province, je réussirai à en faire un époux sérieux.

Mme Brown fit un signe de dénégation :

— Je doute fort que tu parviennes à le persuader à quitter Londres et à t'accompagner en province.

Harriet regardait pensivement devant elle :

— Je me suis bien souvent préoccupée ces derniers temps de mettre semblable projet à exécution, et j'ai envisagé toutes les éventualités. Il faudrait faire l'acquisition d'une maison quelque part, pour posséder une assise solide, qui mettrait un terme à cette vie de nomade. Je suis convaincue que Ferdinand serait enchanté d'avoir son propre home et qu'il n'aurait plus le désir de retourner dans la capitale, si nous avions un jardin, et qu'il pût cultiver son petit bout de terre. Je me souviens qu'il m'a fait part une fois de sa nostalgie, et certainement, ce serait un bon moyen en contentant son désir de m'en faire un mari fidèle.

Un instant de silence suivit ces paroles. Mme Brown réfléchissait au projet de sa fille.

— Je te concède que ton idée est bien attrayante en elle-même, Harriet. Tu n'oublies qu'une chose : quelle situation Esterhazy pourra-t-il avoir en province ?

Harriet répliqua immédiatement :

— Si je m'en ouvre à mon patron, il lui confiera sûrement la représentation de son affaire pour la province. Il n'y a donc aucun empêchement de ce côté-là à mettre mon idée en pratique.

— As-tu réfléchi qu'acheter une maison est chose coûteuse ? Tu sais, Harriet, qu'Esterhazy nous a déjà

fait dépenser pas mal d'argent... Nos économies ont bien sérieusement diminué, et ce qui nous reste suffirait à grand'peine pour acheter ce que tu désirès.

Le visage d'Harriet se tendit soudainement, et elle se leva.

— Mais Ferdinand n'a-t-il pas dit qu'il avait de l'argent, et laissé entendre que son portefeuille en était plein ? Il faut que je m'en assure..

Elle se dirigea tout droit vers la chambre où Ferdinand Esterhazy dormait. Mais avant qu'elle n'en ouvrit la porte, Mme Brown demanda :

— Que vas-tu faire ?

— Fouiller dans son portefeuille.

— Et s'il se réveille et te surprend ?

Harriet se mit à rire :

— Son sommeil est si profond qu'il ne m'entendra pas...

Avec précaution, Harriet mit la main sur la poignée de la porte, l'ouvrit et se glissa sur la pointe des pieds dans la chambre. Elle retira doucement de la poche où il se trouvait le portefeuille d'Esterhazy. Son attention était toute tendue vers le dormeur.

Comme celui-ci faisait mine de s'éveiller et de remuer, elle sortit rapidement, sans bruit, de la pièce, reprit sa place à la table et mit devant elle le contenu du portefeuille.

Sa mère se pencha pour mieux voir. Harriet venait de découvrir une liasse de billets de banque ; fiévreusement, elle se mit à les compter.

Les yeux des deux femmes brillaient.

— Il y a là une jolie petite somme, n'est-ce pas ?

Mme Brown acquiesça :

— Oui, une bien jolie somme.. Mais je voudrais bien savoir d'où a-t-il pu tirer tout cet argent ?

— Cela n'a aucune importance ; mais il vaut mieux

de toute façon qu'il ne l'ait pas de nouveau entre les mains, sinon, il serait bien capable de la gaspiller en peu de temps. Je veux le faire servir à assurer notre avenir commun, qui n'est pas à l'heure actuelle dénué de tout souci.

— Tu ne sais pas encore s'il sera d'accord avec toi sur ce point.

Et Mme Brown, dans son doute, secouait la tête pensivement.

Harriet, déjà sans autre préoccupation, riait.

— Je saurai bien trouver les arguments nécessaires pour l'en persuader.

CHAPITRE DXXVIII

JOUR DE NOCES

Le jour suivant, lorsque Ferdinand Esterhazy eut cuvé son ivresse, il s'aperçut de la disparition de son portefeuille.

C'était précisément un dimanche et, ce jour-là, Harriet était libre. Il la trouva assise dans la chambre, prenant son petit déjeuner, et se suspendit à son cou.

— Bonjour mon trésor. Bien dormi ?

Mais Esterhazy repoussa brusquement cette affectueuse démonstration.

— Veux-tu m'expliquer pourquoi as-tu emporté mon portefeuille ?

— Sois tranquille, je n'ai pas l'intention de faire des cachotteries. Avec cet argent nous allons assurer notre avenir.

— Qu'est-ce que cela signifie : Assurer notre avenir ? Je prendrai soin que tu n'aies à manquer de rien. Rends-moi donc de suite l'argent.

Toute souriante, Harriet s'empara de la main d'Esterhazy et le caressant, lui dit :

— Parlons donc gentiment et raisonnablement tous les deux, Ferdinand...

Elle vint s'asseoir près de lui sur le sofa et se serra tout contre lui, car elle savait qu'il aimait beaucoup cette marque de tendresse, et qu'elle pouvait gagner sa confiance de cette façon.

Mais, aujourd'hui, ses câlineries paraissaient n'avoir guère d'effet sur Esterhazy.

Son visage était sombre, et il répliqua d'un ton plein de colère :

— Je ne savais pas que nous eussions à parler sérieusement l'un et l'autre. Si tu crois devoir me faire des observations de quelque genre que ce soit, tu te trompes fort, je t'ai déjà dit hier, que je ne possède pas le moindre talent pour devenir un héros en pantoufles.

— Aussi, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, Ferdinand. Tu dois être le maître à la maison, et je veux me soumettre à tous tes désirs.

Il la regarda d'un air de doute.

— C'est la vérité, Ferdinand, je ne veux point porter la culotte à la maison ; écoute-moi d'abord bien tranquillement. Toutefois, je ne veux pas te dévoiler mon plan pendant que tu as l'estomac vide. Viens, je vais te donner une bonne tasse de café ; mange, bois, en goûtant à chaque chose, et ensuite, je t'exposerai le plan que j'ai échafaudé.

Harriet savait bien que Ferdinand Esterhazy éprou-

vait un faible pour un café bien préparé, et ce matin, elle s'était donné du mal pour faire cette délicieuse boisson d'une façon particulièrement réussie. Son agréable saveur eut bientôt conquis Esterhazy. Il leva sa tasse et la vida avec une satisfaction évidente.

Harriet l'observait anxieusement.

Elle comprenait qu'elle l'avait amené à cette disposition qu'elle désirait pour le convertir aux projets qu'elle avait formés. De sa voix caressante, elle lui exposa ce qui suit :

— Ferdinand, ce serait vraiment dommage de gaspiller — n'en fût-ce que la plus infime partie — la somme que tu possèdes, pour des objets ou des choses sans valeur. Je sais que tu es tout disposé à m'offrir de belles robes, et de beaux bijoux, parce que tu es généreux et que tu me fais volontiers des cadeaux. Tu es toujours un chevalier de l'ancienne école, qu'une seule pensée anime... Faire plaisir à l'élue de son cœur.

Harriet se divertissait en silence de cette façon de s'exprimer. Elle escomptait avec sûreté l'effet qu'elle produirait sur Esterhazy en flattant son orgueil.

Il se méprit, en effet, et déclara :

— Tu m'ôtes toute possibilité de te faire une surprise, si tu gardes cet argent.

— Oui, Ferdinand, mais tu dois me procurer une grande joie et j'ai un souhait tout particulier à exprimer.

— J'aurais pu le penser ! Lorsque vous autres femmes savez que les hommes ont de l'argent, on vous voit tout de suite venir avec vos souhaits particuliers !

Harriet se tenait implorante près de lui.

— Il est question de notre avenir, Ferdinand. Tu m'as promis le mariage. Au nom de l'enfant que je porte dans mon sein, je ne voudrais pas attendre plus longtemps ce bonheur qui m'est cher. Annonçons, dès de-

main, notre mariage. De cette façon, nous serons bientôt mari et femme, et toutes les discussions qui se sont élevées entre nous à ce sujet seront ainsi terminées. Après la noce, nous quitterons Londres. J'ai lu justement aujourd'hui qu'il y a en province une quantité de petites maisons à vendre.

Malgré lui, Esterhazy répondit :

— Pour l'amour du ciel, voudrais-tu donc m'enterrer et me faire disparaître au fond de quelque trou de province ?

Elle se coula de nouveau contre lui et supplia :

— Peut-être que si nous avions notre propre foyer, notre maison à nous, avec un petit jardin par devant, et peut-être un petit morceau de terrain que tu pourrais cultiver, peut-être serions-nous en province beaucoup plus heureux qu'ici dans la capitale, où nous trouverons tout au plus quelque arrangement provisoire dans une misérable maison meublée. Et puis, tu dois également penser à notre enfant.

« En province, il pourra jouir d'une vie beaucoup plus agréable et meilleure pour sa santé. Le silence et la tranquillité lui permettront de bien mieux se développer que dans la ville toute sombre et remplie de bruits. Ne serait-il pas merveilleux d'avoir notre habitation, notre propre bien et notre propre sol, sur lequel nous n'aurons plus à craindre les préoccupations d'aucune sorte ? Notre capital y trouvera un bon placement, et par la suite, comme la vie en province n'est pas aussi dispendieuse, tu n'auras pas à te plaindre ou à t'appliquer pour gagner ce qu'il nous faudra pour subsister. Nous pourrions ainsi jouir de l'existence, Ferdinand, et être heureux pour toujours...

Par ses prières et par ses sourires, Harriet finit par convaincre Esterhazy, que réellement, la meilleure chose à faire pour eux était de quitter la capitale. Puis, la pen-

sée de posséder sa propre maison finit par le gagner aussi, en sorte qu'il se rallia complètement à ces projets.

Ayant trouvé, en lisant les annonces du journal, une occasion exceptionnelle qui leur convenait, Harriet se fit octroyer un congé et partit avec Esterhazy pour Harpenden, dans le comté d'Hertford.

Cette maison de campagne les enchantait tellement que, dès qu'ils l'eurent visitée, ils en effectuèrent immédiatement l'achat. De cette façon, l'objet de leurs vœux ne pouvait plus leur échapper.

Harriet s'en revint à Londres, toute rayonnante de joie. Maintenant qu'elle savait son petit avoir bien placé, elle était persuadée que son avenir en serait, par là même, fortement assuré.

Mme Brown elle-même, qui s'était tenue jusqu'à ce moment-là dans une certaine réserve vis-à-vis de son gendre, devenait maintenant plus accommodante, et ceci, d'autant plus qu'elle était à présent entièrement affairée aux préparatifs du mariage.

Les deux femmes s'appliquaient de leur mieux à préparer une grande fête qui ferait sensation dans tout le voisinage.

Mme Brown trottait toute la journée pour faire les emplettes nécessaires.

La couturière se trouvait convoquée à demeure.

Harriet voulait se vêtir d'une splendide robe de mariée, parce que, par son union, elle devenait « comtesse de Voilemont ».

Les deux femmes avaient à grand'peine pu garder le silence ; elles attachaient une grande importance à ce que tous les amis et connaissances apprissent qu'un comte de Voilemont avait demandé la main de la petite Harriet.

Et le jour du mariage arriva.

Toutes les connaissances et les parents de la famille avaient été invités à y prendre part.

Les protestations d'Esterhazy pour atténuer le bruit fait autour de cette fête avaient été vaines ; les deux femmes avaient tenu bon...

— On ne se marie qu'une fois, déclarait Mme Brown à qui voulait l'entendre, et cela doit être une véritable réjouissance. Il faut qu'on parle durant des semaines, et partout, du mariage d'Harriet Brown avec le comte de Voilemont.

Esterhazy se pliait, en soupirant, à toutes les fantaisies pour éviter que des difficultés ne surgissent en chemin. Il se laissa entraîner par Harriet chez un tailleur pour commander un habit de cérémonie. Harriet trouvait, en effet, que son ancien costume n'était plus assez bon pour cette occasion. Elle eut préféré emmener à l'autel son fiancé revêtu d'un bel uniforme, mais elle craignait de provoquer des critiques désagréables, et voulait éviter que le passé d'Esterhazy ne fût découvert au dernier moment.

Elle renonça donc à son rêve et se contenta de conduire son époux à l'église, habillé comme il avait été convenu.

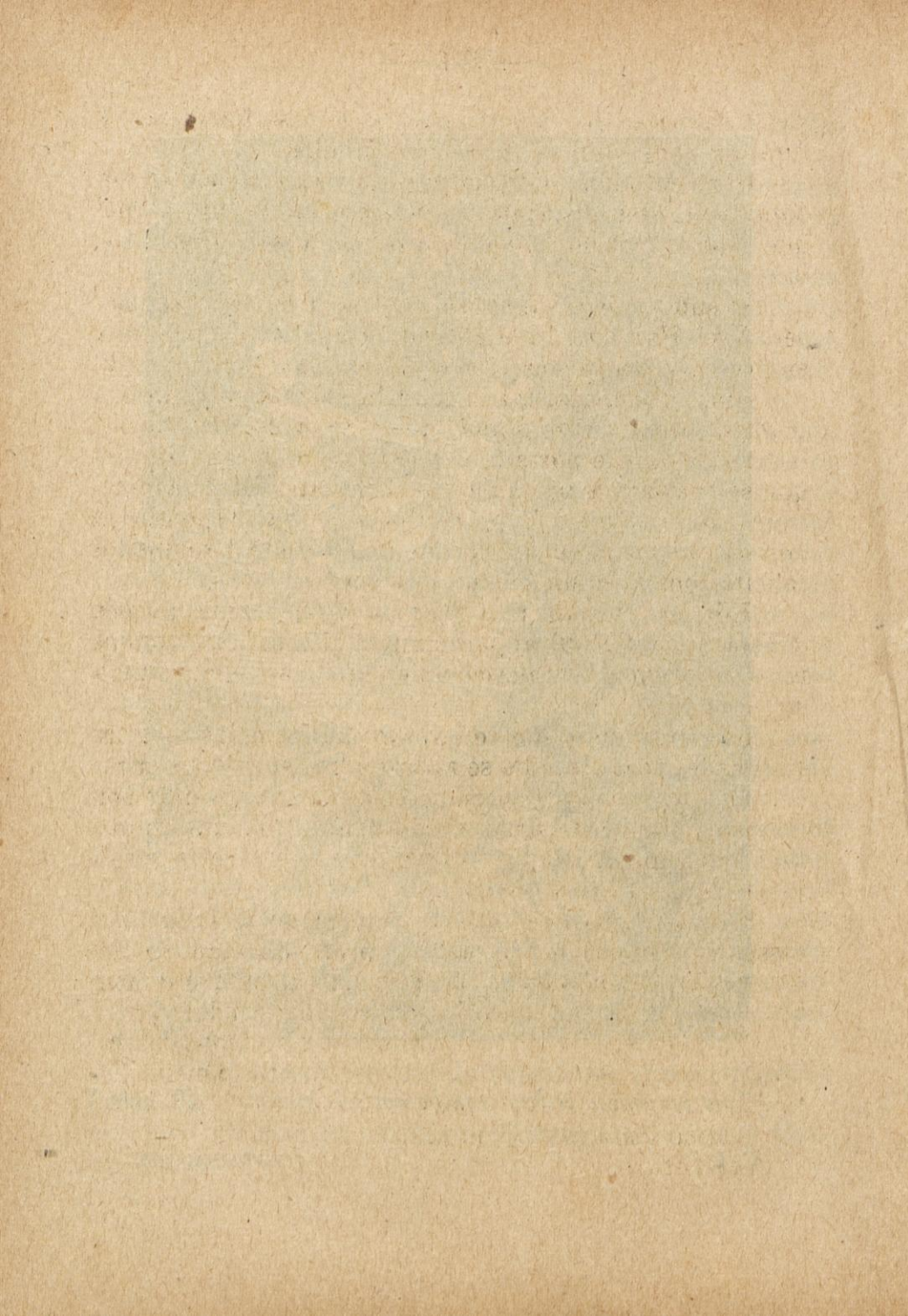
Le jour précédant la noce, parents et amis passèrent une gaie veillée arrosée de nombreuses libations. Esterhazy était content de s'en donner à cœur joie, et de voir que sa belle-mère versait largement à boire. Il ne pouvait supporter la présence de tous ces bourgeois que lorsqu'il se trouvait sous l'influence de l'alcool. A tête reposée, il se fût récrié et eut abandonné sa propre fiancée, à la dernière minute.

Vers minuit, on dut le rapporter, ivre-mort, dans son lit.

— Ce sera sa dernière extravagance, déclara Har-



Tout les amuse et leur arrache des cris joyeux. (P. 428o.)



riét à sa mère. Que je devienne d'abord sa femme, et je ferai en sorte qu'il ne pense plus à boire.

Bien entendu, Esterhazy se trouvait le lendemain dans de tristes dispositions. Sa tête lui faisait si mal que chaque mot qu'il avait à dire lui causait d'insupportables douleurs.

Il subit avec résignation tout ce qui devait se passer. Avec Harriet, il alla en voiture à la mairie et signa en présence des témoins l'acte de mariage. L'après-midi, au milieu d'une assistance considérable, la cérémonie à l'église eut lieu. Une grande quantité de curieux faisait la haie devant le portail, et tous voulaient voir Harriet qui se mariait à un comte authentique. Harriet, elle-même, remplissait à la perfection son rôle d'épousée et elle s'avancait en levant la tête. Elle recevait toutes les félicitations avec un sourire d'orgueil.

Elle ne prenait pas garde à l'expression fermée d'Esterhazy. Ce qui apparaissait à l'ex-officier comme un « tam-tam » invraisemblable était pour elle un plaisir sans pareil.

Elle était fière d'être aujourd'hui le point de mire de tous les regards. Elle se faisait admirer de tous et racontait à qui voulait l'entendre combien grand était son bonheur. Mais Esterhazy qui devenait, d'instant en instant, plus mélancolique, contemplait toute cette effervescence d'un air renfrogné.

Il avait conscience en ce moment de sa chute... Il ressentait intensément combien profonde était sa déchéance et combien tout cela était indigne du grand nom qu'il portait. Il eut désiré se lever et s'évader.

Le souvenir de son mariage avec Clara Donati s'imposait à son esprit avec une force incoercible. Quelle distinction raffinée y avait présidé !

Tandis qu'aujourd'hui !...

Hélas !

CHAPITRE DXXIX

NOUVELLES RESOLUTIONS

La famille se trouvait assise tristement autour de la table, où la lampe allumée répandait une clarté douce et apaisante.

Au dehors, la tempête faisait rage, mais, à l'intérieur de cette grande pièce, régnait un profond recueillement.

Alfred Dreyfus était assis dans un grand fauteuil. Sa femme, Lucie, avait glissé un coussin derrière son dos afin qu'il pût reposer de façon plus confortable. Elle-même s'était assise tout près de lui. Il y avait là aussi Mathieu Dreyfus, accompagné de sa fiancée. On n'entendait d'autre bruit que le murmure que faisait l'eau bouillante préparée pour le thé, lorsqu'un grand soupir d'Alfred Dreyfus vint interrompre le silence :

— Quand je regarde autour de moi et que je vois que tout est comme autrefois, que ma chère Lucie est assise à mes côtés après avoir fait coucher les enfants, que toi-même, Mathieu, tu es en cet instant mon hôte et qu'en outre une charmante compagne se tient près de

toi, j'en arrive à me demander si tout ce que j'ai vécu n'est pas l'effet d'un vilain cauchemar.

Lucie caressa doucement la main de son époux.

— Hélas ! Alfred, lorsque l'on nous observe bien, on voit bien que tout cela a existé et que la réalité tragique nous a marqués d'une trace indélébile.

Mathieu Dreyfus opina de la tête.

— Oui, ce furent des années effroyables dont le poids nous a écrasés, dit Mathieu.

— Elles sont maintenant passées, répliqua Alfred Dreyfus, et je serai de nouveau bien heureux si cette tache déshonorante ne venait encore salir à l'heure actuelle mon honneur.

— Alfred, nous devons continuer à combattre. J'ai déjà eu de nombreux entretiens à ce sujet avec nos amis.

Alfred Dreyfus se pencha au-dessus de la table pour saisir et presser affectueusement la main de son frère.

— Tu es bon, Mathieu. Tu as fait abstraction de toi-même et relégué tes propres affaires à l'arrière-plan pour venir à mon aide. Pendant des années entières, tu n'as pas pensé à toi un seul instant, tu as été guidé par l'unique pensée de me secourir !

— Ceci est une chose qui va de soi, Alfred. Qui donc aurait dû agir pour ta cause, si ce n'est moi ?... J'ai toujours été profondément convaincu de ton innocence, comme Lucie elle-même.

Alfred Dreyfus fit signe de la tête.

— Vous avez cru en moi, et c'est précisément cela qui m'a fourni la force de résister à cette épreuve. Eussiez-vous douté de moi un seul instant, j'en aurais été brisé ; mais je me suis toujours répété que les gens de cœur les meilleurs, et les plus chers, restaient fermement à mes côtés, et qu'il était de mon devoir de persévérer

envers et contre tous, jusqu'à ce que mon innocence éclatât.

— Et un jour viendra, Alfred, où l'univers entier partagera notre conviction de ton innocence.

Un profond soupir s'échapua de la poitrine d'Alfred.

— Quel long chemin il y a encore à parcourir jusqu'à ce moment, Mathieu !

— Nous devons le faire uniquement pour atteindre le but. Ce n'est pas l'heure d'abandonner.

— Abandonner... interrompit Nini Bertholet. Oh non !...Il faut triompher !

Alfred Dreyfus lut dans les yeux de la jeune fille l'émotion qui la bouleversait.

— Vous rendez-vous compte de ce que signifie la lutte, pour Mathieu ? Cela signifie que, de longtemps encore, il n'aura pas le temps de penser à lui-même.

Mathieu reprit la parole à la place de Nini Bertholet :

— Mais, Alfred, nous ne pourrions être heureux que lorsque cette affaire aura été menée à bonne fin. N'est-il pas vrai, Nini, que nous en sommes tous les deux également certains ?

La jeune fille acquiesça.

— Oui, nous voulons d'abord mener le combat à bonne fin avant de penser à nous.

Lucie, à ces mots, entourra affectueusement Nini de ses bras :

— Quel dévouement inépuisable que le vôtre, chérie, car je sais bien que vous aspirez à vous marier enfin et à être unis pour toujours.

— C'est pour cela, interrompit Alfred Dreyfus, que je ne veux à aucun prix que Mathieu se sacrifie plus longtemps pour nous. Il se doit enfin à lui-même ainsi qu'à sa chère Nini.

— En d'autres mots, tu exiges de moi que je t'abandonne ?

Alfred Dreyfus secoua la tête :

— Non, tu ne dois pas faire cela, bien au contraire... Mais emploie toutes tes forces de façon à ce que l'entreprise de la famille Dreyfus redevienne florissante comme autrefois. Marie-toi, aussitôt que possible, et retourne en Alsace prendre la direction de la fabrique.

Mathieu pressa la main de son frère.

— Voici une proposition qui me réjouit, Alfred ; je l'accepte volontiers si tu nous accompagnes. Plie bagages, et quitte ces lieux auxquels tu es redevable d'une si amère expérience. Reviens avec nous au foyer, et là-bas, crois-moi, l'oubli viendra bientôt. Les épreuves que tu as endurées te paraîtront plus légères. Tu sais que ma maison est vaste, elle te sera accueillante ainsi qu'aux tiens, et ma joie la plus grande sera de t'y recevoir avec ta famille.

Alfred Dreyfus souriait pensivement.

— Il est tout à fait aimable de ta part que tu veuilles m'accepter, moi et les miens chez toi, mais nous serions certainement une gêne pour un jeune ménage.

— Non ! non ! entre nous cela ne sera jamais, interrompit Nini Bertholet.

— Il se peut, charmante enfant, que vous ne partagiez point cette opinion aujourd'hui. Laissons le temps s'écouler et vous serez peut-être amenée à penser autrement. Croyez-moi bien, Nini, que même dans les ménages les plus heureux, les tiers s'interposent toujours de façon gênante. Partez en Alsace avec Mathieu, et de tout mon cœur, je vous souhaiterai beaucoup de bonheur. Après tout ce qui est advenu, les épreuves que vous avez dû supporter de mon propre fait, il serait juste que le destin fit balance égale, et que mon frère soit enfin dédommagé de

tout ce qu'il a pu sacrifier pour moi pendant tant d'années !...

Mathieu fit, de la main, un geste énergique de défense.

— Qu'il ne soit pas question de sacrifice entre nous, Alfred ; c'était une chose toute naturelle et compréhensible que je prenne soin de Lucie, et que je te remplace.

— C'est précisément pour cela que j'ai maintenant le droit d'exiger que tu penses à toi. Cela pèserait sur mon âme comme une lourde faute si tu demeurais à Paris plus longtemps, et malgré mon désir. Je vais prendre, moi-même, ma cause en mains. Nous assisterons à tes noces. Nous serons ensuite libres de cœur et nous tâcherons d'oublier les ombres qui, jusqu'à présent, ont assombri notre existence.

Mathieu consulta sa fiancée.

— Qu'en penses-tu, Nini ?

Elle rougit et se pressa contre lui.

— Je pense, mon amour, que ton frère et ta belle-sœur ont raison ; nous pouvons songer à nous, et fixer la date de notre mariage.

Mathieu serra tendrement sa fiancée contre son cœur et pendant que leurs regards se rencontraient profondément, il murmura :

— Oui, ma chérie, je veux pouvoir enfin t'appeler : Ma femme !

CHAPITRE DXXX

PRETE AU SACRIFICE

La première journée de travail d'Yvonne Mélan à la villa Schak venait de se terminer.

C'était une journée qui lui avait demandé bien des efforts, et elle en avait subi avec succès les exigences, ce qui la remplissait d'une certaine fierté.

Mme Schak l'avait complimentée, et Mlle Lejeune, lui avait dit, admirative :

— Vous écrivez votre correspondance commerciale avec une dextérité telle que l'on pourrait penser que, pour vous, c'est la besogne courante. Ma présence ici devient tout à fait superflue, et il est inutile de poursuivre plus longtemps votre apprentissage, car vous avez clairement compris ce que l'on attendait de vous.

Yvonne était heureuse que l'on apprêciât ainsi ses capacités.

Lorsque le soir, chez elle, elle se disposait à se coucher, elle ne put s'empêcher de repasser encore une fois dans son esprit tout ce qu'elle avait fait pendant la journée, et elle dut convenir que cela n'était déjà pas si mal.

Elle ne s'était reposée que l'espace de quelques mi-

nutes, au moment du déjeuner, et ne se sentait pas le moins du monde fatiguée.

Elle eut pu travailler de la sorte des heures durant tant il y avait en elle de courage !

Mais elle pensait aussi avec une douloureuse mélancolie qu'elle aurait dû s'ingénier plus tôt à trouver une situation, puisqu'elle en avait la possibilité. Elle serait ainsi devenue pour Hugues, une camarade et une aide alors qu'elle ne lui avait été qu'une charge.

Elle voyait clairement, en ce moment, tout ce que son insouciance et sa veulerie, lui avaient apporté de malheurs, et elle s'en accusait. Elle regrettait profondément d'avoir pu penser autrefois, qu'un homme doit pourvoir aux besoins de sa femme, et que, du fait, de son mariage, il a pris l'engagement de lui procurer une vie aussi agréable et facile que possible.

Combien différent était aujourd'hui son point de vue ! Elle se disait que la femme doit placer son point d'honneur à devenir une bonne compagne pour son mari.

Aussi, était-elle désireuse de faire tout ce qui était en son pouvoir pour l'assister.

Maintenant qu'elle gagnait sa vie, et qu'elle n'employait guère d'argent à ses besoins ; elle prendrait un avocat pour défendre Hugues. De cette façon, il ne serait pas abandonné dans une telle détresse.

Dès les jours suivants, elle demanda à Mme Schak la permission de sortir quelques instants.

Celle-ci lui fut accordée.

— Tant que Mlle Lejeune est à la maison, vous pouvez vous absenter si vous le désirez ; profitez de cet instant pour vous occuper de vos affaires, parce qu'à un autre moment, vous aurez difficilement l'occasion d'être libre, lui dit Mme Schak.

Le jour même, Yvonne s'en fut à Paris, en quête

d'un avocat qui eût, comme défenseur, une réputation bien établie.

M^e Augat habitait, rue de la Sorbonne, et recevait régulièrement l'après-midi entre 5 et 7 heures.

Yvonne entra dans son cabinet à l'instant où les cinq coups sonnaient à l'horloge.

— Que désirez-vous, Mademoiselle ? lui demanda le secrétaire.

— Je voudrais consulter M^e Augat, si cela est possible.

— Avez-vous pris rendez-vous ?

Et comme Yvonne répondait négativement :

— La consultation n'a lieu que sur rendez-vous, dit le secrétaire en lui présentant une fiche :

« Ecrivez votre nom et votre adresse, ainsi que l'objet de la consultation que vous désirez de M^e Augat. Nous vous ferons savoir à quel moment le maître pourra vous recevoir.

Yvonne était désappointée parce qu'elle n'avait pas prévu qu'il serait aussi difficile de parvenir jusqu'à l'avocat.

— Ne pourriez vous faire exception pour moi, demanda-t-elle ? J'habite la banlieue, et je suis venue exprès dans le but de lui parler...

Mais le secrétaire lui répondit en secouant la tête :

— Il ne nous est pas possible de faire d'exception, Madame.

— Il n'est pas ici, répartit le secrétaire en l'interrompant brusquement.

Au même moment la porte s'ouvrit, et un monsieur fit son entrée. Yvonne devina à ses manières qu'il était celui qu'elle demandait :

— Alors permettez-moi d'attendre ici, jusqu'à ce que M^e Augat soit de retour, fit-elle à voix haute de façon

à se faire entendre du personnage qui passait du secrétariat à la pièce voisine.

Celui-ci se retourna et saluant Yvonne d'une rapide inclinaison, s'enquit :

— Vous désirez me parler, Madame ? A quel propos ?.....

Yvonne se retourna vers le secrétaire et dévisagea l'avocat, avec une expression qui demandait un encouragement.

Son embarras évident toucha M^e Augat.

Avec décision il ouvrit la porte de son cabinet, et invita Yvonne à entrer.

Pendant qu'elle enlevait son manteau, il lui dit :

— Il est de règle chez nous, de ne recevoir que sur rendez-vous ; mais vous ne pouviez savoir que cet usage est général et que tous mes confrères l'appliquent. Voulez-vous prendre place et me dire l'objet de votre visite ?

— Je voulais vous prier d'assurer la défense de mon mari.

Maître Augat, posa sur elle son regard interrogateur :

— Je ne me suis peut-être pas bien exprimée, prononça Yvonne en rougissant.

— Du tout, je comprends fort bien, vous désirez que je représente votre époux pour un délit.

— C'est cela même, Monsieur l'Avocat.

M^e Augat, à ce moment, seulement, en dévisageant la jeune femme avec attention, se prit à penser : Quelle faute le mari d'une si jolie femme peut avoir commis ? La seule chose vraisemblable, c'est qu'il se soit rendu coupable par jalousie.

— De quel délit s'agit-il ? Ou plutôt de quoi accuse-t-on votre mari ?

— Mon mari est inculpé de trahison envers la patrie.

— Pouvez-vous me fournir de plus amples détails,

quoique cela ne soit pas absolument nécessaire ? Donnez-moi seulement le nom de votre mari, et l'endroit où il se trouve détenu. Il est indispensable que j'aie un entretien avec lui.

— Il faut d'abord, Monsieur, que je vous fasse part des moyens dont je dispose pour le défendre.

— Si je comprends bien, Madame, vous désirez que j'intervienne pour votre mari en qualité de défenseur d'office ?

— Non, je voulais simplement vous demander de m'autoriser à régler vos honoraires en plusieurs fois. Il ne m'est pas possible de faire autrement.

— Je n'y vois pas d'inconvénient. Avez-vous un revenu fixe ?

— Ma situation est stable, mes appointements sont modestes, mais je pourrais tout de même en distraire quatre-vingt francs par mois.

— Bon, n'en parlons plus... Je m'en voudrais en égard à votre situation de vous demander des honoraires plus élevés. Voulez-vous maintenant me communiquer le nom de votre mari ?

Il prit un formulaire, et Yvonne répondit : Hugues Mélan. Profession ? Dessinateur. « Mon mari était, au moment de son arrestation, employé en qualité de dessinateur à l'Etat-Major ».

— Combien de temps ? demanda l'avocat.

— Depuis six ans.

— Quand l'arrestation a-t-elle eu lieu ?

— Le vingt janvier dernier.

— Avait-il des complices ?

— Aucun.

L'avocat déposa sa plume, et regardant Yvonne.

— Etes-vous convaincue de l'innocence de Monsieur Mélan ?

A cette demande, Yvonne détourna les yeux et répondit doucement :

— Non, Monsieur l'avocat, mais je suis fermement convaincue, que mon mari a été poussé à agir comme il l'a fait.

— Entraîné par qui ? Entretenait-il des relations avec des étrangers ?

— Oui, nous avons malheureusement fait dans ces derniers temps la connaissance d'un belge, avec lequel mon mari s'était lié sans rien soupçonner...

— Comment s'appelle ce Belge ?

— Dubois.

L'avocat nota soigneusement ce nom.

— Savez-vous, de façon certaine, si ce Dubois n'a pas été arrêté ?

— Non, il n'est pas arrêté.

— Peut-être n'est-il plus à Paris en ce moment ?

— Je ne pourrais le dire, mais il est possible qu'il ait disparu à temps. Le malheur qu'il a provoqué retombe entièrement sur mon mari.

— Je vais dès maintenant m'informer de cette affaire, et j'assumerai volontiers la défense, si votre mari le veut. Sait-il du moins que vous vouliez m'en charger ?

— Non, il n'en a jusqu'à présent la moindre idée. Mais je vais lui en faire part de suite.

— Et vous pensez, Madame, qu'il sera d'accord avec vous à ce sujet ?

— Il vous en sera très reconnaissant, Monsieur l'Avocat.

— Bien, je vais me mettre immédiatement en rapport avec votre mari.

Il se leva et Yvonne fit de même.

Elle tira une carte de visite de son sac qu'elle déposa sur le bureau.

— Voici mon adresse.

— Bien, merci.

M^e Augat tendit la main à Yvonne et la regardant avec bienveillance :

— Désirez-vous que je vous fasse parvenir des nouvelles ?

— Je vous en prie, Maître. Vous comprendrez facilement quelle peut être mon angoisse.

— Certes, mais n'ayez plus de soucis, car ce n'est pas cela qui aidera votre mari à se tirer d'affaire. Ayez une ferme confiance dans ce que j'entreprendrai ; je mettrai tout en œuvre pour secourir celui qui vous est cher.

Le cœur d'Yvonne battait à se rompre, et ce n'est qu'avec peine qu'elle put balbutier :

Et elle lui tendit encore une fois la main, qu'il garda un instant dans la sienne.

— Je vous sais gré de votre confiance, Madame Melan, et vous prie d'avoir recours à moi si vous aviez besoin d'un conseil purement personnel. Pour vous, je serai toujours là.

Yvonne ne prononça plus une seule parole ; elle considérait M^e Augat d'une façon toute sérieuse, et lui, pensait :

— Quelle ravissante créature ! Dire que c'est là la femme d'un traître !

Il l'accompagna jusqu'à la porte grande ouverte.

Les larmes venaient aux yeux d'Yvonne, qui emportait la sensation, que, maintenant toutes choses allaient s'aplanir sans difficulté, puisqu'elle avait remis la défense d'Hugues entre les mains d'un aussi diligent avocat.....

Le soir même elle écrivit une longue lettre d'explications à son mari. Elle y rapportait au long sa conversation avec M^e Augat, et parlait aussi de sa nouvelle situation. Pendant qu'elle rédigeait sa lettre elle pensait :

— Combien Hugues sera content ! Ma lettre sera

pour lui comme le rayon de soleil qui éclaire les ténèbres de sa prison.

Les jours suivants, elle attendit pleine d'anxiété une réponse à sa missive.

« Chère Yvonne ! Deux jours après avoir reçu ta lettre, j'eus la visite de M^e Augat. Pardonne-moi d'avoir refusé le concours qu'il m'a offert. Si je l'ai fait, c'est parce que je ne veux pas que tu sacrifies cet argent que tu gagnes si durement pour payer un avocat. Je suis profondément ému de savoir que tu étais prête à le faire, et je te remercie du plus profond du cœur de ta délicate attention ; mais, je t'en prie, abandonne-moi sans arrière-pensée à mon destin. Je ne voudrais pour rien au monde te le faire partager. La faute que j'ai commise doit nous séparer à jamais... Je ne veux pas que tu sois associée à ma faute plus longtemps. Je suis sûr que le jugement à venir me punira gravement d'avoir failli à mon devoir, et que le moment d'expier ma maudite action viendra bientôt.

« J'ai devant moi la perspective d'une vie horrible que je dois supporter quand même. Sépare ton destin du mien et suis ton chemin, celui que tu t'es tracé. Mes souhaits les plus chers t'accompagnent. Pardonne-moi Yvonne de t'avoir fait tant de peine, et oublie celui qui ne cessera jamais de t'aimer ».

Yvonne sanglotait, en se couvrant le visage de ses mains. Et soudainement, un sentiment de solitude désespérée l'envahit. C'était, pour elle, comme si un cyclone eut balayé son être le plus intime.

— Je ne me séparerai jamais de lui... Je préférerais supporter toutes les misères avec lui plutôt que de vivre insouciante et sans sa chère présence !